

newsletter



Spécial Trauma HORS SERIE

Dans le cadre de la troisième journée de recherche clinique organisée par la
Section Clinique d'Aix-Marseille en partenariat avec le Centre Hospitalier de
Valvert

Le nouage psychiatrie/psychanalyse
Ce qui fait enseignement

Colloque du 12 octobre au centre hospitalier de Valvert
à Marseille - 9 h à 17 h

Inscriptions auprès du centre de formation du CH de Valvert :
centreformation@ch-valvert.fr

☎ 06 76 75 20 91 / 06 75 19 80 26

Vous trouverez le programme et toutes les informations sur le fichier joint

Cette semaine découvrez

une Newsletter spécial interview !

Vous lirez les interviews : du Professeur Jean-Philippe Rondier, chef de service de psychiatrie à l'hôpital Begin et coordinateur national du service médico-psychologique des armées, de Paul Marciano, pédopsychiatre et d'Édith Azam, écrivaine et poétesse.



Gustave Courbet

L'homme blessé (1844-1854)

« Mettre sa vie dans la balance »

Propos recueillis par Patrick Roux

Pouvoir mettre sa vie dans la balance est ce qui caractérise les sujets en milieu militaire. Le Pr Jean-Philippe Rondier, chef de service de psychiatrie à l'hôpital Begin et coordinateur national du service médico-psychologique des armées, évoque les effets et conséquences de cette donnée.

Patrick Roux : *Pouvez-vous nous préciser vos fonctions, le point d'où vous observez la souffrance psychique ?*

Pr Jean-Philippe Rondier : En tant que chef de service de psychiatrie à l'hôpital Begin, à Saint-Mandé, j'ai une activité clinique. J'ai aussi une activité d'enseignement de psychiatrie et de coordinateur national du service médico-psychologique des armées à la direction centrale des services de santé des armées

(DCSSA). Je travaille à la coordination de la psychiatrie en milieu militaire.

P. R. : *Pouvez-vous nous expliquer comment vous appréhendez la notion de souffrance psychique ?*

J.-P. R. : Je l'aborde de deux manières différentes. Il y a une modalité de souffrance spécifique au milieu militaire qui est proche de la question du traumatisme psychique et consubstantielle de l'engagement dans ce métier. Il s'agit de la possibilité de mettre sa vie dans la balance, de mettre sa vie en danger au profit de la mission ou du groupe, sur injonction de la chaîne hiérarchique. C'est une situation dans laquelle les soldats s'engagent avec une part d'incalculable et d'irreprésentable, mais qui parfois se concrétise dans une rencontre avec la mort dans sa dimension réelle...

Depuis l'Afghanistan, les modalités d'engagement des forces ont changé de nature de façon significative. Antérieurement, on avait affaire à des modalités d'engagement moins actives ou peu engagées au niveau du combat. Avec l'Afghanistan, on a connu des actions de guerre plus traumatogènes, à haut risque et occasionnant beaucoup plus de morts et de blessés. À ces circonstances spécifiques à l'engagement militaire, il faut ajouter que les armées sont très sollicitées et souffrent aussi de la diminution du budget de la défense. Pour certaines unités, le rythme soutenu des missions crée un contexte de tension très éprouvant pour les organismes avec, en filigrane, la confrontation possible avec la mort en face.

P. R. : *Tout cela évoque ce que les psychanalystes désignent par le terme de réel. L'après-coup de cette rencontre est-il le trait majeur de la souffrance psychique à laquelle vous avez affaire ?*

J.-P. R. : *Totalement. C'est la spécificité de la clinique en milieu militaire, avec cette particularité : au cœur de l'engagement militaire, il y a cette possibilité de donner sa vie.*

P. R. : *Peut-on parler d'opposition entre l'idéal pour lequel on s'engage et la rencontre avec l'horreur ?*

J.-P. R. : *On s'engage toujours dans la méconnaissance ; on ne se représente pas du tout – ou très mal – ce à quoi on s'engage et quant à décliner une pathologie de l'idéal, il y a des rapports très variés à celui-ci, en milieu militaire. Il convient de se soutenir d'un idéal pour s'engager dans cette voie, c'est certain ; mais il vaut mieux que cet idéal soit nuancé et non pas pris au pied de la lettre. Certains s'engagent avec un rapport à l'idéal très rigide. Ceux-là sont exposés à des déconvenues et ce sont eux qui présentent le plus de risque de décompensation, voire de décompensation psycho-traumatique.*

P. R. : *Les tableaux que vous rencontrez sont-ils pour l'essentiel des syndromes post-traumatiques ? Sinon, quels sont les grands traits cliniques ?*

J.-P. R. : *Il y a différentes modalités de*

décompensation face aux contraintes des opérations extérieures. La première modalité relève des « troubles de l'adaptation », soit une symptomatologie assez large qui va du fond dépressif aux tableaux marqués par les troubles anxieux ou les troubles des conduites.

Pour les militaires qui ont été confrontés au réel de la mort, les conséquences ne sont pas toujours le syndrome de répétition traumatique (SRT). Il peut faire défaut mais, néanmoins, il y a une rupture dans l'existence, une incapacité à se soutenir dans la vie, après l'événement. On peut être face à des gens qui ne présentent pas de troubles spécifiques mais qui ont des manifestations de lâcher-prise, de dépression ou d'altération du lien social, en particulier avec le milieu militaire. Ou bien ils entrent dans une spirale de désinvestissement, d'isolement...

C'est d'ailleurs compliqué car, dans ces cas-là, on ne fait pas spontanément le lien avec la cause responsable de la décompensation. Il s'agit le plus souvent de patients ayant déjà des aménagements psychotiques de la personnalité qui étaient passés inaperçus car ils font preuve d'une excellente adaptation, voire d'une suradaptation.

Quant à la clinique du SRT, elle est connue dans ses aspects de cauchemars stéréotypés et répétitifs avec cette dimension très sensorialisée, comportant des images, des odeurs... tout cela au plus près du réel.

P. R. : *Un cas vous a-t-il marqué ?*

J.-P. R. : *Il est difficile d'évoquer un cas particulier. En revanche, pour compléter*

ma réponse à votre question de départ, je dirai que le milieu militaire est maintenant rattrapé par les phénomènes de souffrance au travail tels qu'on les observe dans la société civile.

C'est-à-dire que les gens subissent les grandes mutations liées à l'organisation du travail, aux nouvelles techniques managériales. Il y a une augmentation des difficultés liées à la généralisation de l'informatique, à la qualité totale, à l'évaluation des performances... Tout cela produit des effets similaires à ceux constatés dans la société civile, avec un temps de retard.

Ces modalités d'organisation ont d'abord impacté les entreprises privées mais on observe maintenant leur généralisation dans un contexte – de surcroît – de réduction des coûts, de recherche de rentabilité qui crée des dommages. On le constate au niveau de l'hôpital ou dans d'autres structures administratives, logistiques, etc., qui régissent la vie militaire. C'est un autre registre de souffrances, attaché à la rationalisation du travail. Mais tout cela mériterait, bien sûr, d'être développé.



Paula Modersohn-Becker

Deux filles en blanc et bleu (1906)

Paul Marciano¹, pédopsychiatre

Interviewé par Virginie Michel

Virginie Michel : *Comment la notion de trauma (ou de rencontre pouvant faire point de bascule dans la vie d'un sujet) peut-elle s'entendre au regard de votre corpus théorique de référence ?*

Paul Marciano : L'incidence du trauma est bien évidemment liée à sa nature propre – décès d'un proche, abandon, violences

¹ Dernier ouvrage de Paul Marciano, *Dyslexie-dysorthographe : un point de vue psychodynamique*, Éditions in Press, collection Ouverture Psy, 2015.

parentales, agressions sexuelles – mais aussi à l'économie psychique du sujet chez lequel il survient.

Pour l'enfant, cette incidence sera aussi fonction de l'écho que cet épisode aura sur les parents. Il sera donc lié à l'économie familiale au sens général du terme, et aux épisodes, analogues ou non, qu'ils auront eux-mêmes traversés.

Sont ainsi en jeu toute une série de données psychodynamiques :

- la durabilité ou non des liens précoces d'attachement.
- le caractère pacifiant et consolateur des objets introjectés, en particulier les figures parentales ou leurs substituts ; leur capacité à mentaliser l'évènement vécu par leur enfant et leurs dispositions à remplir efficacement une fonction de détoxication et d'étayage.
- la validité de l'enveloppe corporelle et des enveloppes psychiques, qui peuvent être particulièrement attaquées lors, par exemple, d'agressions physiques ou autres de l'enfant lui-même ou de ses proches, avec les risques de disjonction, de démantèlement, d'effondrement. L'on sait, de ce point de vue-là, que les violences parentales exercées entre eux sont parfois plus « délabrantes » que les violences physiques subies par l'enfant lui-même, qui peut en quelque sorte trouver là une sanction opportuniste à ses motions agressives, même s'il en paye un montant psychique très élevé.
- la précieuse question de l'âge de survenue, la situation émotionnelle de l'enfant, et l'émulsion fantasmatique contemporaine à laquelle il est confronté. Ainsi, l'amplitude du trauma est radicalement différente selon le moment de

la rencontre entre un événement et la situation du monde interne. En clair, quand par exemple le décès d'un puîné intervient à l'acmé d'une rivalité entre deux frères... Quand intervient la disparition d'un parent rival au paroxysme d'un conflit œdipien... Quand se produisent des attouchements sexuels en provenance par exemple d'un adulte de la famille au décours de vives poussées pulsionnelles dans sa direction... Quand, enfin, la réalité vient faire collapsus avec les fantaisies meurtrières, œdipiennes, incestueuses...

V. M. : *Votre pratique clinique à propos de cette question s'est-elle modifiée au cours de votre carrière ? En quoi ?*

P. M. : Les violences parentales ainsi que les agressions sexuelles semblent, du fait de leur multiplication respective, constituer les prototypes actuels du trauma chez l'enfant tels que nous les voyons dans nos consultations.

Les conflits parentaux sont légion et souvent scandés par de terribles violences, l'enfant étant parfois présent, considéré comme témoin devant alors prendre parti pour l'un ou pour l'autre.

Quand il est plus jeune, ses parents disent parfois qu'il ne comprend pas, alors que les effets dévastateurs et désorganiseurs sont majeurs.

La communauté scientifique est d'accord pour dire que le trauma est ici plus sévère que lors, par exemple, des périodes de guerre dans la mesure où en général, l'enfant est, dans ce genre de situation, parmi ses proches eux aussi victimes en une sorte de communauté de souffrance.

En ce qui concerne les agressions sexuelles, elles revêtent de plus en plus un caractère particulier en cela qu'elles sont parfois alléguées et utilisées par la mère qui accuse au décours du divorce son ex-mari d'avoir abusé de leur enfant.

Ces allégations sont la plupart du temps mensongères et à l'origine de démarches processuelles et contentieuses lourdes entre les parents. On assiste selon nous chez l'enfant à trois mécanismes :

- En premier, une position singulière voire hostile à l'endroit d'une mère reconnue progressivement comme faulatrice.

- La possible confection de faux souvenirs. En effet, les auditions, les renvois successifs, les démarches chez les avocats, chez les juges, les appels, durent tellement longtemps qu'ils peuvent finir par saturer l'espace psychique de l'enfant, lequel « consent » alors à accorder crédit à ce qui a été énoncé par la mère et à s'approprier en quelque sorte l'idée d'avoir été authentiquement victime...

- Il est en conséquence fréquent qu'il éprouve un vif ressentiment à l'endroit du père ; ressentiment qui vient distordre de manière assez sévère les mécanismes d'identification...

V. M. : *Pouvez-vous illustrer cela par un cas marquant de votre pratique, qui vous a enseigné sur les ressources d'un sujet par exemple... ou un cas où il vous a fallu être particulièrement inventif pour permettre à un sujet de surmonter un traumatisme ?*

P. M. : Il s'agit d'un enfant, âgé actuellement de sept ans. Il a été victime il

y a deux ans d'agressions sexuelles exercées par son père alors qu'il lui était confié pendant quelques jours, les parents étant séparés. La mère vit depuis leur divorce avec une compagne. L'enquête a confirmé la véracité des propos de l'enfant. Le procès est en cours.

Il a initialement présenté des manifestations agressives violentes contre lui-même et les autres sous forme de coups rageurs, des crises de colère, avec une vive anxiété et une importante réactivité accompagnée de pleurs fréquents.

Sa mère et sa compagne s'efforcent, avec succès souvent, d'exercer une fonction contenante mais la symptomatologie demeure très active, motivant une consultation et imposant un suivi.

Pour elles deux, il fallait que cet enfant parle de ce qu'il avait subi pour en être débarrassé de manière quasi-magique, et les séances devaient être, selon elles, centrées sur cette question. Nous avons essayé de préciser les axes de notre travail sachant précisément que l'enfant victime de ce type de passage à l'acte n'en reparle que très rarement spontanément et que, de surcroît, la réédition des témoignages fait elle aussi traumatisme avec des effets cumulatifs.

Nous avons déployé au contraire un certain nombre d'orientations lors du travail psychothérapique assidu et toujours en cours.

Disons d'abord que les agressions sexuelles subies ne devraient pas constituer l'essentiel de son histoire, fussent-elles graves, et participer seules à la construction de son identité. L'objectif serait de lui permettre de ré-habiter

progressivement une place d'enfant sujet, et non plus d'objet de la jouissance de l'Autre ; de le soutenir dans l'adoption d'une position active par l'intermédiaire du jeu, des dessins, des jeux de rôle dans lesquels il s'est investi avec authenticité, percevant que par ce biais, il pourrait peut-être mieux mentaliser et conjurer cette destructivité exprimée par la violence de ses passages à l'acte.

Le travail devrait lui permettre aussi de redonner à la zone sexuelle proprement dite sa place, rien que sa place, inscrite cette fois parmi un corps libidinalisé dans son ensemble par lui-même et pas uniquement par les autres. En somme, lui permettre de ne pas réduire la totalité de sa libido à ce qui chez lui a été considéré par l'adulte comme point de jouissance.

Il s'agirait aussi de l'aider à s'inscrire dans une sorte de dialectique relationnelle en tant qu'être désirant, sujet de ses choix, et non objet de la convoitise des adultes.

Ainsi pourrait-il intérioriser le fait que les grandes personnes ne sont pas toutes animées par des pulsions pédophiliques tandis qu'à l'inverse, beaucoup sont là pour l'aider, pour le soutenir dans son propre travail d'élaboration, aux côtés de sa mère et de sa compagne.

Par ailleurs, le regard porté par son environnement sur ce père est déterminant quant à son incidence sur cet enfant en termes d'identification, considérée comme totalement impossible ou partiellement possible. Il a certes commis des actes particulièrement illicites, interdits, sanctionnables, mais est-il pour autant condamnable et excommunié dans toute sa totalité ? En effet pour un enfant, être le

fils d'un homme aussi particulier et marqué du sceau de la déviance n'équivaudrait pas d'une certaine manière à être lui-même « particulier » et peut-être exposé à la transgression au risque d'être rejeté et puni, ce qu'il a probablement mis en jeu de manière récurrente il y a quelques mois en amont par ses troubles du comportement avec agressions et sanctions.

Actuellement, sa symptomatologie s'amende quelque peu, mais cette amélioration n'est pas forcément le signe d'une résolution accomplie des conflits internes. Ceux-ci pourront connaître une certaine réémergence lors des étapes futures comme l'adolescence ou lors d'épisodes intercurrents. Ils pourront replacer sur le devant de la scène la question de son appartenance sexuelle, des liens avec ce père qui l'a agressé lors de la période œdipienne, ceci avec d'autant plus d'acuité que les interrogations concernant la sexualité des adultes qui lui sont proches ne devraient pas manquer d'occuper chez lui une place prééminente. Celle de son père de facture homosexuelle lors des passages à l'acte sur lui-même, celle de sa mère et de sa compagne, de nature là encore homosexuelle, pouvant le conduire d'une certaine manière à l'intériorisation d'un rapport spécifique à la différence !



Jean-Michel Folon

L'artiste (1973)

Édith Azam

Écrivaine et poétesse²

Interviewée par Ianis Guentcheff

Ianis Guentcheff : *Après avoir fait du traumatisme un trou hors-sens dans le langage, Lacan introduit l'idée d'une langue elle-même traumatique. Considérez-vous la poésie comme un traitement du traumatisme et en quel sens ?*

Édith Azam : La parole, dans le lieu de la psychanalyse et dans l'écriture, ne peut plus être une esquivé. On parle pour accrocher l'autre, pour avoir de l'information, pour communiquer, mais dans la psychanalyse ou dans l'écriture, on ne peut plus avoir cette fabuleuse esquivé. Il s'agit d'accepter la chute pour tenter l'envol. Sinon on reste cloué. Voilà, il faut admettre la perte. Dans le miroir, on croit qu'on a un reflet, mais c'est toujours le reflet d'autre chose. Le traumatisme est

² Dernier ouvrage, *Caméra*, P.O.L., Paris, 2015.

partout, il y a tumeur dans le langage. Forcément, quelque chose (s')arrache.

I. G. : *La langue serait le poison et le remède du réel traumatique ?*

É. A. : L'écriture, c'est s'appuyer sur le vide pour en faire quelque chose. On ne sait pas quoi. Jamais. Je vois une analogie entre l'écriture et la psychanalyse. C'est la langue qui tue, oui, mais elle tue en beauté. Au moins ça, non ? En psychanalyse et en écriture, on parle de choses inadmissibles, insoutenables. On griffe à mort, ou on griffe à la mort, jusqu'au traumatisme peut-être (je dis peut-être !)... mais bon, l'équilibre n'a jamais relevé personne. Reste à savoir alors, jusqu'où tenter le déséquilibre ?

I. G. : *L'autre peut-il aider ?*

É. A. : L'adresse à l'autre peut aider, mais la vraie, dans le cadre d'une cure analytique. Ce qui peut aider c'est de permettre à l'autre de trouver dans sa parole où il est planté. Quand on sait où on est planté, on va mieux. La « dresse » à (vers ?) l'autre peut structurer, dire où l'on est planté, peut aider, oui. Ce n'est pas facile, jamais, de savoir où l'on est. D'autant plus aujourd'hui, où le rapport au jeu n'est plus le même, il y a de moins en moins d'espace pour la parole. On n'ose plus, c'est comme une honte. Je ne sais pas dans quelle mesure l'autre existe ou pas. Quoiqu'il en soit, être deux est une chimère, il y a toujours un témoin, et c'est la langue. On n'est jamais deux, on n'est

jamais seul. La langue (le sienne, celle de l'autre) on ne sait pas l'attraper, mais de fait, elle NOUS (NOUE). En analyse, en écriture, c'est à cela que l'on fait face, le corps est canalisé, il n'y a plus que langage. Dans la vie, c'est différent. Je fais une différence entre la langue et le langage. La langue, pour moi, française, ne me suffit pas. Ce que j'appelle le langage, c'est une masse corporelle. La langue non, elle est codé, identifiable. Dans l'extrait que vous avez utilisé pour la newsletter si à la place de « *Le cri d'un fou qui se brûlure – se douloureuse* » j'avais écrit « le fou a des douleurs », ça tombe à plat. Je n'ai rien contre l'académie, loin de là, mais la vie n'est pas académique ! La vie échappe au dictionnaire ! Le langage, c'est ce premier cri qu'on a. La langue est un outil pour s'en extraire ou l'extraire. Pour faire une phrase, il faut raisonner. Dans le traumatisme c'est le langage qui avale tout. Le langue-cage ? *Why not*, je sais pas...

I. G. : *La voix et le regard de l'autre sont très présents dans vos écrits. Le corps également, comme autant de noms du réel. Le sujet semble vouloir s'y accomplir et risquer dans le même temps sa perte. Le traumatisme a-t-il à voir pour vous avec l'autre ?*

EA : Le traumatisme, c'est qu'on n'a plus accès à une langue. La relation à l'autre c'est toujours l'énigme, et c'est bien. Une seule parole, et c'est la chair entière qui se « désorganique », disons-le comme ça. Le corps aussi, on l'a cadré, on l'a identifié. Dans le trauma, c'est ce qui éclate, sans doute. Quand j'écris, je n'ai pas l'impression d'avoir quarante-trois ans, de

m'appeler Édith, d'être une femme etc. La chair, ce n'est pas être une femme ou avoir un âge. L'identifiable ne fait pas pour autant identité ! Je crois qu'au bout du compte, nous sommes tous en morceaux ! La psychanalyse et l'écriture, permettent une approche du noyau. On y est en chute libre, ce n'est pas grave... On a besoin d'aide pour vivre, et le miroir, sans doute, fait repère. C'est beaucoup de pression, l'Homme ; on ne sait pas être Homme. Comment le monde fait lien ou nous télescope

I. G. : *Vous êtes attachée à la forme sonore et graphique de votre poésie. Vos lectures sont d'ailleurs tout à fait poignantes. Les mots s'entendent par-delà leur sens, comme des choses très rythmées, vivantes, voire inquiétantes.*

É. A. : Pour parler du lieu de l'analyse, on parle de cabinet, ça me fait penser que la parole est une décharge, aussi au sens de poubelle. La langue c'est du souffle, une ivresse. S'y impliquer permet d'accéder à une liberté de soi à soi, de soi vers l'autre, de jouissance qui passe d'abord par le rythme. La langue c'est d'abord une tension. On a la gorge pleine de cadavre et ça, c'est toujours à souffler, à cracher, à mettre en vie. Je ne sais pas pourquoi quand j'écris j'ai toujours cette idée, peut-être parce qu'on n'écrit pas seul, comme en analyse. Dans cet espace on est accompagné, mais on ne sait pas forcément par qui. Ça permet que la langue existe, ou que la chose, je ne sais pas quoi, inutile et essentielle, existe. Sinon on ne peut pas. On ne peut vraiment pas.

I. G. : *Vous êtes intéressée par la psychanalyse, vous interviendrez d'ailleurs lors de la nuit de la psychanalyse pour lire un texte. Pouvez-vous dire un mot des effets de la psychanalyse sur votre œuvre ? On entend parfois dire que la cure analytique assèche la créativité...*

É. A. : Pas du tout. Aujourd'hui, j'ai envie d'écrire autrement, il me faut la psychanalyse pour ça. Mais je ne sais pas encore pourquoi ! Écrire est une charge, au sens de l'explosif ou de la responsabilité. En psychanalyse comme en écriture, on accepte une responsabilité, on en a souci et soin. Il y a pour moi cette idée aussi que le psychanalyste et l'écriture, par la langue, sont nos seuls témoins directs. Directs au cœur, au corps, au cri. Ce sont des lieux où la langue est dos au mur. Est-ce qu'on la fusille ? La langue nous matraque, faut bien lui rendre... On est toujours en train de parler, le silence c'est quoi ? Écrire, c'est toujours manquer l'écriture. On se fout des événements finalement, c'est l'attention (la tension) qui permet le désir, et la peur aussi, bien sûr. Et tout ça, ce sont des poèmes. La chair est remplie de poèmes des choses désarticulées qui font de la couleur, de la vie.

